

473  
JULES TRUFFIER

---

# SAUTE, MARQUIS!

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

MUSIQUE DE

JULES CRESSONNOIS



PARIS

TRESSE, ÉDITEUR

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS  
PALAIS-ROYAL

1883

Tous droits réservés

# SAUTE, MARQUIS!

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'OPÉRA-COMIQUE,  
le jeudi, 17 mai 1883.

## PERSONNAGES

FENDRÈZE, chanteur de province . . .	MM	COLLIN.
TROUSQUIN, valet de Fendrèze . . .		LABIS.
BAPTISTIN, garçon de théâtre. . . .		TESTE.
UN TABELLION . . . . .		ELOI.
MANETTE, cousine d'Edile . . . . .	MM <sup>es</sup>	CHEVALIER.
LYDIA, cantatrice <sup>1</sup> . . . . .		DUPUIS
EDILE, fille d'un riche propriétaire . .		MOLÉ-TRUFFIER.

La scène se passe aux environs de Beaune, au XVIII<sup>e</sup> siècle.

---

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Charles Ponchard.

1. L'artiste, chargée du rôle de Lydia, devra donner à son personnage un léger accent bordelais sans, toutefois, exagérer.

# SAUTE, MARQUIS!

---

Un hangar chez un riche vigneron bourguignon. Au fond, une vue de village et de campagnes. — A droite et à gauche, premier plan, bâtiment avec porte et fenêtre. A gauche, deux chaises rustiques.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

BAPTISTIN, suivi de deux porteurs de bagages, LYDIA, puis  
MANETTE et EDILE.

LYDIA, entrant par le fond, à Baptistin.

Tu crois que Fendrière est ici ?

BAPTISTIN.

Il est sûrement dans ce village.

LYDIA, à part.

Enfin, je le trouve ! (Haut.) Merci, Baptistin. Fais porter mon bagage à l'auberge, sans dire qui je suis.

BAPTISTIN.

J'y cours.

Il sort, suivi des porteurs de bagages.

LYDIA, voyant entrer Manette.

Voici quelqu'un qui pourra peut-être me renseigner plus précisément encore.

MANETTE, entrant par la gauche, à la cantonade.

Console-toi, Pierrot. Avant ce soir, Edile t'aura rendu son amour et sa main. (Descendant en scène.) Le pauvre enfant ! Il me fend le cœur de le voir se désespérer ainsi. — Tu me le paieras, belle cousine ! Manquer de parole à mon frère... et pour qui ? pour un baladin !... — Il faut que je débarrasse le village de ce Lovelace ambulante. Prenez garde, joli Fendrière... on a beau vous appeler : *monsieur le marquis* !... vous ne serez pas long à nous céder la place. Son laquais est heureusement épris de notre fille de ferme ; et, avec l'aide de cette rusée commère, nous saurons le contraindre à nous servir.

Au moment où Manette va pour sortir à droite, Lydia l'arrête.

LYDIA.

Pardon, ma mignonne...

MANETTE, à part.

Oh ! la jolie personne ! (Haut.) Qu'y a t-il pour votre service, ma belle dame ?

LYDIA.

Vous avez prononcé tout à l'heure le nom d'une personne que je cherche justement.

MANETTE.

M. Fendrière ?

LYDIA.

Oui.

MANETTE.

Madame est artiste ?

LYDIA, à part.

Cachons-lui qui je suis. (Haut.) Non, ma belle enfant. Je cherche M. le marquis — c'est ainsi qu'on le nomme — pour lui rappeler un engagement qu'il a pris envers moi... je suis directrice de théâtre.

MANETTE.

Madame est du midi ?

LYDIA.

De Bordeaux, comme tout le monde. Je ne puis me passer de ténor.

MANETTE.

M. Fendrèze ne doit pas être loin, si vous le voulez voir?

LYDIA, vivement.

Pas à présent... Voulez-vous me permettre de me reposer un instant chez vous, la chaleur est accablante...

MANETTE, désignant une porte, à gauche.

Entrez, madame. Nous sommes toujours heureux d'offrir l'hospitalité aux gens de votre air.

LYDIA.

Merci. (A part.) Le gredin ne m'échappera pas cette fois!

MANETTE.

Voici notre grande salle. Reposez-vous. Notre fille de ferme vous servira.

LYDIA.

Je souhaite que le hasard m'envoie une occasion de vous obliger à mon tour.

MANETTE.

Qui sait! Cela viendra peut-être!...

Lydia entre dans la salle, Edile paraît.

EDILE, à Manette.

Quelle est cette étrangère?

MANETTE.

Une directrice de théâtre. Elle vient t'enlever ton amoureux.

EDILE, avec émotion.

Que dis-tu?

MANETTE.

Il a, paraît-il, un engagement vec elle.

## SAUTE, MARQUIS!

EDILE, se remettant.

Oh!... un engagement d'artiste!... Tu m'as fait peur. Notre mariage lui rendra sa liberté.

MANETTE.

Mariage, liberté... voilà deux mots qui ne sauraient s'épouser.

EDILE.

A propos, je t'ai entendue ce matin... tu agis très méchamment, avec moi, ta cousine!

MANETTE.

Qu'ai-je donc fait de si méchant?

EDILE.

Tu sais que j'adore un homme que mon père consentirait peut-être à me donner pour époux si tu m'aidais en mes desseins; au lieu de cela, tu sembles liguier contre mon amant tous nos vigneron.

MANETTE.

Je voudrais bien savoir quelle est la plus malhonnête personne de nous deux? Comment! après avoir juré à mon frère de n'aimer que lui, tu te laisses ensorceler par un chanteur de théâtre? Ton père, aujourd'hui désolé de ta folie, avait raison de nous défendre d'assister à la comédie, lorsque la troupe des acteurs de Beaune vint ici donner, il y a huit jours, un divertissement en l'honneur des vendanges. Ce Fendréze t'a donc bien aveuglée sous les traits du *marquis Célis*?

EDILE.

Oui, je l'avoue, sa voix a un charme dont la douceur ne saurait s'exprimer. Depuis le premier jour où je l'ai entendu, je ne puis penser à lui sans me sentir envahie par une mélancolie qui me peine et dont, à la fois, je suis bien aise.

MANETTE.

Tu es folle! Ces sortes de gens ne s'attachent point aux femmes qu'ils disent aimer. Les filles de village leur ser-

vent d'amusement; ou s'ils les épousent, c'est par égard pour les écus.

EDILE

Tu ne sais ce que tu dis.

ROMANCE.

I

Très franc de figure  
Autant que de cœur,  
Il n'est, je te jure,  
Ni faux ni moqueur.  
Je veux garder mes amours,  
Je veux l'aimer toujours !...

II

A son doux langage  
Peut-on résister ?  
Il a le partage  
Qu'il sait mériter.  
Je veux garder mes amours,  
Je veux l'aimer toujours !...

MANETTE.

Le mal pourrait devenir incurable... mais je suis là.  
Encore une fois, est-ce ce rôle qu'il jouait qui t'a éblouie ?  
Quelle sottise !

EDILE.

Je l'aime...

MANETTE.

Peux-tu aimer un fat ? Epouseras-tu un sot ?

EDILE.

Je te mets au défi de trouver un défaut dans le caractère de Fendréze.



MANETTE.

Ça, c'est plus facile à découvrir qu'une autre Amérique. J'accepte le défi, et je l'accepte, non seulement pour te signaler mille défauts dans ton amant, mais pour te prouver, avant ce soir, qu'il est indigne de toi.

EDILE, topant dans la main de Manette.

Soit ! Je ne crains rien, va.

On entend la voit de Fendréze dans la coulisse.

MANETTE.

Je les entends ; retirons-nous.

Fausse sortie.

EDILE, faisant mine de vouloir rester.

Hélas !

MANETTE, revenant pour l'entraîner.

Serait-il convenable que tu eusses l'air de courir au-devant de lui !

EDILE.

Non, mais...

MANETTE, entraînant Edile.

Rentre. Je vais veiller à ce que notre visiteuse soit bien traitée.

Edile sort par la droite et Manette sort par la gauche.

## SCÈNE II

FENDRÈZE, TROUSQUIN, entrant par le fond à droite.

FENDRÈZE, fredonne.

Les blonds sont faits pour les brunes,  
Et les blondes pour les bruns ;  
Il n'est jamais d'infortunes  
Dans les hymens opportuns...

TROUSQUIN.

Bravo, monsieur. Vous êtes comme la statue de Memnon ; le soleil vous rend harmonieux.

FENDRÈZE, d'un air dégagé.

J'espérais trouver ici ma maîtresse.

TROUSQUIN.

Votre maîtresse ? Quelle maîtresse ?

FENDRÈZE.

Eh ! parbleu, la belle Edile !...

TROUSQUIN.

Ah ! cette honnête villageoise qui vit honnêtement chez son honnête homme de père... Elle est votre maîtresse ?

FENDRÈZE.

Pas encore, mais...

TROUSQUIN.

Alors, ne dites pas ma maîtresse... Vous en avez beaucoup comme cela... en imagination ! Pour celle-ci...

FENDRÈZE.

J'ai dessein de l'épouser...

TROUSQUIN.

Y pensez-vous, monsieur ? Et mademoiselle Lydia, cette dugazon girondine, à qui vous promettez le mariage depuis si longtemps !

FENDRÈZE.

Promesse périmée !

TROUSQUIN.

Prenez garde, c'est une luronne ; elle pourrait vous jouer quelque tour.

FENDRÈZE.

Peuh ! épouser une comédienne...

TROUSQUIN.

C'est bon pour les princes... Vous avez raison ; made-

moiselle Edile est un riche parti. Notre beau-père est un des plus gros propriétaires de ce canton.

FENDRÈZE.

Je le sais. Comme tant d'autres, cette petite gourmande\* s'est éprise de moi en me voyant jouer le *marquis Célio*... Ah ! Troussquin !... J'ai bien envie d'abandonner la carrière lyrique... on ne s'enrichit pas au théâtre.

TROUSSQUIN.

Je regorge de talents, moi, monsieur, et je ne suis pas riche non plus. Je mordais pourtant mieux que vous au latin, jadis, à Soissons, notre ville natale... (Avec emphase.) *Ars longa vita brevis !*

FENDRÈZE, à lui-même.

Dix mille écus ! La dot est ronde ; j'épouserai...

TROUSSQUIN.

Dame ! quand on a la clé du cœur... on a celle du coffre-fort. Moi aussi, monsieur, je veux épouser...

FENDRÈZE.

Imbécile ! Tu es amoureux ?

TROUSSQUIN.

L'amour n'est-il pas le faible des grands hommes ?

FENDRÈZE.

Quel est le minois qui te met au rang des grands hommes ?

TROUSSQUIN.

C'est la fille de ferme de votre future. Elle réunit toutes les qualités que je souhaitais pour mon épouse : l'utile et l'agréable. Je la voulais aimable et rondelette... car une femme sans embonpoint c'est une chambre sans meubles. Elle m'adore ! (Fendrière rit ironiquement.) Que cela ne vous étonne pas. *L'Art d'aimer* ne quitte point ma poche... (Il tire un livre qu'il remet dans sa poche après l'avoir montré.) Il n'y

\* Fendrière, Troussquin.

a qu'un léger obstacle à notre union, c'est que ma fiancée n'a point de dot et que, moi, j'ai des dettes. Il vous serait facile, monsieur, d'accommoder les choses en me payant l'arriéré de mes gages. \* Depuis nombre d'années que je vous sers gratis, pour l'amour d'Euterpe, j'hésite à vous faire cette demande ; mais comme tout prend fin ici-bas, je vous prie de dénouer, à l'instant, les cordons de votre bourse... sans quoi je me verrais réduit à vous donner mon congé. *Dixi !*

FENDRÈZE, lui tirant l'oreille.

Tu veux te marier, toi ?

TROUSQUIN.

Certes. Il n'y a pas de meilleur métier que celui d'avoir une jolie femme.

FENDRÈZE.

Te lasses-tu deservir un homme comme moi ?

TROUSQUIN.

Oui, surtout un homme comme vous. Il faut manger !

FENDRÈZE, avec dédain.

Manger !

TROUSQUIN.

Il y a trop longtemps que j'ai contracté cette habitude pour pouvoir aujourd'hui m'en défaire.

ENSEMBLE.

DUO.

FENDRÈZE.

Quoi ! j'eus la patience  
Et la folle indulgence  
De garder si longtemps  
Cet oiseau de malheur, ce gibier de potence ;  
Je l'ai souffert quatre ans !  
Maraud ! Infâme !

\* Fendréze, Troussquin.

## SAUTE, MARQUIS!

Vil mannequin !  
 J'ai, sur mon âme,  
 Besoin de rosser vertement Trousquin !

TROUSQUIN.

Voyez la malechance  
 Que j'ai depuis quatre ans !  
 J'ai souffert en silence ;  
 J'ai souffert trop longtemps.  
 Si je prends femme,  
 Foi de Trousquin !  
 J'ai, sur mon âme,  
 Besoin de mon saint frusquin !

FENDRÈZE.

Tu n'as que ton affaire en tête,  
 Songe que mon hymen s'apprête !  
 Édile aura dix mille écus  
 Pour sa dot...

TROUSQUIN.

Ouais !

FENDRÈZE.

Peut-être plus !

ENSEMBLE.

FENDRÈZE.

Pour sa dot !  
 Triple sot,  
 Entends-tu ?  
 Maint écu,  
 Pour sa dot !  
 Triple sot,  
 Entends-tu :  
 Dix mille écus !

TROUSQUIN.

Quel magot !  
 Quel gros lot !  
 J'entends bien ;  
 C'est un bien  
 Beau magot ;  
 Un gros lot !  
 J'entends bien,  
 J'entends fort bien !

TROUSQUIN. \*

Vous n'avez qu'une histoire en tête !  
 Songez que mon hymen s'apprête...  
 Vous me devez deux cents écus.  
 Pour ma dot.

\* Trousquin, Fendrière.

FENDRÈZE.

Ouais!

TROUSQUIN.

Peut-être plus!

ENSEMBLE.

FENDRÈZE.

Pour sa dot!  
Etc.

TROUSQUIN.

Quel magot!  
Etc.

TROUSQUIN, tirant une quittance de sa poche.

Tenez, monsieur, voici ma quittance...

FENDRÈZE.

Coquin!

Tu veux absolument me quitter?

TROUSQUIN.

Oui!

FENDRÈZE, tendrement, prenant Trousquin par la tête  
et le secouant.

Trousquin!

Quelque chagrin que j'aie il faut que je m'y fasse...

TROUSQUIN, donnant son reçu à Fendrière.

Voici mon reçu.

FENDRÈZE, mettant le reçu de Trousquin dans sa poche et lui don-  
nant une calotte amicale sur la joue.

Bien. A présent, je te chasse!

TROUSQUIN.

Et mes gages, monsieur?

FENDRÈZE, fuyant.

Je ne veux plus te voir...

On m'attend!

TROUSQUIN, exaspéré.

On l'attend!

Poursuivant son maître.

SAUTE, MARQUIS!

Monsieur, monsieur!

FENDRÈZE, fuyant.

Bonsoir!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FENDRÈZE.  
Quoi! j'eus la patience,  
Etc.

TROUSQUIN.  
Voyez la malechance,  
Etc.

Fendrèze disparaît par la gauche, sans avoir pu être rejoint par Trousquin.

### SCÈNE III

TROUSQUIN, seul, essouffé.

Fi! le vilain homme!... Si je pouvais me venger, je n'hésiterais point... Patience, l'occasion de mal faire ne manque jamais! Le vilain homme!

Il se frappe le front et semble chercher des idées.

### SCÈNE IV

TROUSQUIN, MANETTE,\* entrant par la gauche.

MANETTE, à la cantonade.

Vous êtes chez vous, madame. (Apercevant Trousquin.) Ah! voici mon personnage. (Se campant devant Trousquin.) Monsieur le valet..

TROUSQUIN.

Hein?

MANETTE.

On me nomme Manette.

\* Manette, Trousquin.

Ah !

TROUSQUIN.

MANETTE.

Je suis la cousine de la personne à qui votre maître fait les doux yeux ; je sais que vous aimez notre fermière...

TROUSQUIN.

Hélas !

MANETTE.

Or, le père de mademoiselle Édile vous donnera la main de cette fille, plus une somme de cent livres, si vous voulez m'aider à guérir ma compagne de l'entêtement où elle est pour votre sot patron. Que vous semble de tout cela ?

TROUSQUIN, à part, vivement.

Quelle fortune ! Voilà ma vengeance toute trouvée...

MANETTE, frappant du pied.

Eh bien ? D'ailleurs, comme dit l'autre, je ne force personne... mais je prétends qu'on m'obéisse.

TROUSQUIN.

Quelle gaillarde !

MANETTE.

COUPLETS.

I

J'ai, monsieur de Trousquin,  
 Sous ce casaquin,  
 Un cœur de luronne !  
 Non, je ne suis pas bonne,  
 Et ne crains personne ;  
 Soyez-en certain,  
 Il faut, monsieur Trousquin,  
 Toujours faire, à la fin,  
 Ce que j'ordonne ! (Bis.)

II

Quand, au but désiré,  
 Tout marche à mon gré,



Mon franc rire sonne ;  
 Mais je deviens dragonne  
 Dès que l'on raisonne...  
 Soyez-en certain,  
 Il faut, monsieur Trousquin,  
 Toujours faire, à la fin,  
 Ce que j'ordonne! (Bis.)

TROUSQUIN, à part.

J'aime ces femmes-là, moi! (Haut.) Mademoiselle, je n'hésite jamais à rendre service à quelqu'un, surtout lorsqu'il y va de mon intérêt. Je suis prêt : Que faut-il faire?

MANETTE.

Il s'agirait de prouver, avec moi, à ma cousine, que son amant n'est point du tout l'homme qui convient à une fille comme elle...

TROUSQUIN, vivement.

Médire! Mademoiselle, je suis à vous.

MANETTE.

Dites beaucoup de mal de votre maître...

TROUSQUIN.

Avec plaisir.

MANETTE.

Parlez sans crainte.

TROUSQUIN.

Pour de l'argent, je suis prêt à tout dire... (A part.) excepté la vérité.

## SCÈNE V

LES MÊMES, ÉDILE.\*

ÉDILE, à Trousquin.

Je vous ai vu et je pensais que votre maître était avec vous.

\* Manette, Trousquin, Édile.

TROUSQUIN, à part, à Manette.

Vous allez voir!

ÉDILE, à Trousin.

Vous ne répondez pas?

TROUSQUIN, à Édile, avec une importance grotesque.

Nous nous fuyons quelquefois, mademoiselle, mon maître et moi!... Je le prie souvent de me laisser à mes rêveries...

ÉDILE.

Comment?

TROUSQUIN, à Édile.

Ne recherchant que la société des hautes intelligences, je ne saurais me plaire en la sienne. — Vous lui croyez peut-être de l'esprit?...

ÉDILE, très surprise.

Votre maître souffre que...

MANETTE, gaiement, à Trousin.

Continuez.

TROUSQUIN, à Édile, en se montant de plus en plus.

Je ne vous dirai pas qu'il est bête... mais... peu s'en faut.

ÉDILE.

Si je lui répétais les propos de son serviteur?

TROUSQUIN.

Oh! nous avons l'habitude de ne rien nous cacher.

ÉDILE, à Trousin.

Vous osez...

TROUSQUIN, comme un orateur qui perd le fil de son discours.

Il n'a pas plus découvert la clé d'ut que la clé des cœurs... et cependant l'amour, la musique... sont des arts... qui... Ah! l'amour! l'amour... Je suis un délicat, un poète!...

## SAUTE, MARQUIS!

MANETTE, bas, à Trousquin.

Vous vous embrouillez dans votre médiosance...

TROUSQUIN, de même, à Manette.

Je ne suis pas femme, moi! (Haut et brandissant son livre qu'il tire de sa poche.) *L'Art d'aimer!* Vous désirez, sans doute, mademoiselle, avoir quelques notions de *l'Art d'aimer?*...

ÉDILE, sans rien comprendre, à Trousquin.

Vous dites?

MANETTE, vivement.

Ce garçon a raison. Il cherche à nous instruire.

TROUSQUIN, au paroxysme de son éloquence.

Permettez-moi de vous lire un chapitre de ce volume !!!

ÉDILE.

Quel est ce livre?

TROUSQUIN.

*L'Art d'aimer!!!*

ÉDILE, avec intérêt.

Cela doit être bien joli.

MANETTE.

Oui, ce titre ne manque pas d'un certain ragoût.

TROUSQUIN, à Manette.

N'est-ce pas?

TRIO.

ENSEMBLE.

TROUSQUIN.

Toutes deux, profitez  
De l'aventure!  
Écoutez, écoutez  
Ma lecture.  
Profitez!

ÉDILE et MANETTE.

Toutes deux, profitons  
De l'aventure!  
Profitons, écoutons  
Sa lecture.  
Écoutons!

TROUSQUIN.

Cette lecture est profitable,  
Car ce livre contient la table  
De maint secret charmant et fou;  
C'est l'écrin d'un riche bijou.

Il lit.

« On procède de cent manières :  
» Toutes les femmes, sans courroux,  
» Qu'elles soient timides ou fières,  
» Verront un homme à genoux.  
» C'est le grand moyen employé par tous! »

A Édile.

Vous le verrez, mademoiselle,  
Tous ces sujets-là sont décrits;  
Jusqu'au chapitre qu'on appelle :  
« *Lois des baisers donnés ou pris.* »

- ENSEMBLE.

TROUSQUIN.

Ah! je ris! ah! je ris  
De ces vieux usages!  
Par ma foi! ces écrits  
Sont très sages!

ÉDILE et MANETTE.

Baisers pris! baisers pris!  
Cherchez ces passages!  
Par ma foi! ces écrits  
Sont peu sages!

TROUSQUIN, feuillète le livre et lit. — Parlé.

Baisers pris... voilà!

« Lorsqu'une femme est laide et d'humeur peu sauvage,  
» On n'est guère tenté d'approcher son visage... »

ÉDILE.

Non, ce n'est pas cela.

MANETTE.

Non, ce n'est pas cela.  
Il nous impatiente!

TROUSQUIN, même jeu, parlé.

Voilà!

« Alors que les tendrons,  
» De façon provocante,

SAUTE, MARQUIS!

» Lorgnent, de leurs yeux ronds,  
» La moustache élégante... »

ÉDILE et MANETTE.

Nos yeux ne sont pas ronds!  
Nos yeux ne sont pas ronds!

TROUSQUIN, parlé.

Attendez! (Il cherche et lit.) Baisers pris!...

« Lorsque vient le printemps, c'est un plaisir exquis  
» De marcher par les bois... »

ÉDILE et MANETTE, se regardant, surprises.

Les bois?

MANETTE.

Qu'est-ce? Il est ivre.

TROUSQUIN.

Point; c'est dans le livre...

ÉDILE.

Il s'est levé de grand matin  
Pour se griser.

MANETTE.

Il sent le vin!

TROUSQUIN, à Manette.

Ah! vous m'accusez, belle indiscreète,  
Injustement, pour cette fois :  
Prenez ce livre et, sans lunette,  
Vous y verrez... ce que j'y vois.

ENSEMBLE.

Ah! je ris! ah! je ris!  
Etc.

TROUSQUIN, continuant de lire.

« Nous appelons... »

ÉDILE et MANETTE.

C'est assez!

MANETTE.

Cessez!

TROUSQUIN.

Je vais cesser!

ÉDILE.

Cessez!

Donnez-moi ce livre.

MANETTE.

Il lit comme un homme ivre!

ENSEMBLE.

Toutes deux, profitez!  
Toutes deux, profitons!  
Etc.

TROUSQUIN, à Edile.

Puisque ce livre semble vous intéresser, permettez-moi  
de vous l'offrir.

EDILE, prenant le livre.

Merci. Je vais le lire attentivement. (A Manette.) Viens-  
tu?

MANETTE.

Je te suis. \* Souffre seulement que je récompense ce  
garçon de ses manières polies...

Elle donne une pièce de monnaie à Trousquin, pendant que Edile  
sort à droite.

## SCÈNE VI

TROUSQUIN, MANETTE.

MANETTE, donnant l'argent à Trousquin.

Prenez cela. Je vais parler pour votre mariage...

\* Trousquin, Manette, Edile.

TROUSQUIN, faisant des façons pour accepter.

Mademoiselle, c'est inutile. J'éprouve trop de plaisir à dire du mal de mon maître pour... (Il prend l'argent.) C'est de l'argent bien mal gagné...

MANETTE.

Veillez surtout à ce que Fendréze n'entre point chez elle.

TROUSQUIN.

Il n'entrera ici ni homme ni bête que le père de votre cousine.

MANETTE.

Vous n'aurez pas de peine à le reconnaître...

TROUSQUIN.

Sans doute. Je ne l'ai jamais vu.

A ce moment, Lydia entre par la gauche. \*

LYDIA, à Manette.

Votre collation était exquise.

TROUSQUIN, stupéfait en voyant Lydia.

Mademoiselle Lydia !

LYDIA.

Oui, maître fripon... Vous ne m'attendiez pas ici, ton maître et toi; vous m'avez fait assez courir... gare à toi !

TROUSQUIN, se frappant le front.

Oh ! quelle inspiration ! Mademoiselle Lydia, vous consentirez à nous venger de Fendréze...

LYDIA. \*\*

Ah ! cela... volontiers.

MANETTE, à Lydia.

Je vous en prie.

LYDIA.

Je serai heureuse de m'acquitter envers vous... et (A part.) de me venger en même temps.

\* Lydia, Trousin, Manette.

\*\* Trousin, Lydia, Manette.

MANETTE.

Aidez-nous. Ce Fendréze, en jouant le marquis Célio, a tourné la tête à ma cousine et, si on les laisse faire, ils seront bientôt mariés.

LYDIA, à part.

J'arrive à temps! (Haut.) Je suis à vous de tout mon cœur... et j'ai déjà combiné ma comédie. (A Trousquin.) Tu vas lui dire qu'une personne de haut rang et fort riche le veut enlever à sa maîtresse.

TROUSQUIN, réfléchissant.

... De haut rang et fort riche... Enlèvement... Très bien. J'ai compris...

LYDIA.

Il n'hésitera pas à changer d'amour...

TROUSQUIN.

Soyez-en persuadée. D'ailleurs, il en tient pour la noblesse... un marquis de théâtre, c'est tout naturel.

LYDIA, à Manette.

J'ai justement près d'ici le costume nécessaire à mon personnage. Allons vite. Je vous dirai le reste de mon projet.

TROUSQUIN.

Comptez sur moi.

Lydia et Manette sortent, par le fond, à droite.

## SCÈNE VII

TROUSQUIN, seul, se frottant les mains.

Je ne suis pas inquiet de l'entreprise; avec un fat comme mon maître...



## CHANSON.

## I

On n'a jamais ni chaud, ni froid,  
 On rit de la température,  
 On parle haut, on marche droit,  
 Tout vous sourit dans la nature :  
 Lorsqu'en un doux mirage on voit  
 Voler à soi mille et mille âmes...  
 Bien heureux l'homme qui se croit  
 Adoré de toutes les femmes!

## II

On acquiert sur tout plus d'un droit.  
 Dans mainte galante aventure,  
 Impertinent ou maladroit,  
 La réussite est toujours sûre,  
 Lorsqu'en un doux mirage on voit  
 Voler à soi mille et mille âmes...  
 Bien heureux l'homme qui se croit  
 Adoré de toutes les femmes!

Après ces couplets il esquisse un pas de ballet.

## SCÈNE VIII

## FENDRÈZE, TROUSQUIN.

FENDRÈZE, entrant précipitamment.

Trousquin! il faut que je voie Edile...

TROUSQUIN, indifféremment, continuant à danser.

Permettez. Vous avez toujours envie de l'épouser?

FENDRÈZE.

Parbleu! Dix mille écus!

TROUSQUIN, de même.

Vous l'aimez?

FENDRÈZE.

L'amour n'a rien à faire avec le mariage.

TROUSQUIN, allant à Fendréze.

Eh bien! si ce n'est qu'une affaire que vous rêvez de conclure, vous pouvez trouver mieux... J'ai à me plaindre de vous, mais je veux bien encore vous rendre ce service.

FENDRÈZE.

Comment?

TROUSQUIN.

Sachez qu'une personne de haut rang...

FENDRÈZE, vivement.

Jeune, riche, pauvre, fille, femme, veuve?

TROUSQUIN.

Je la crois fille; mais, en homme prudent, je n'affirme rien. Elle est jeune et riche... une damoiselle... avec des fleurons sur la tête... Elle est folle de vous!... On m'a promis bonne récompense si je vous décidais à l'entendre.

FENDRÈZE.

Parle vite.

TROUSQUIN.

C'est une jeune marquise...

FENDRÈZE, vivement. \*

Une marquise!!

TROUSQUIN, le rattrapant par les basques de son habit.

Doucement! Il y a une difficulté...

FENDRÈZE.

Laquelle?

TROUSQUIN.

C'est qu'elle ne veut épouser qu'un marquis!

FENDRÈZE.

Tu ignores, faquin, que je suis marquis?

Fendréze pirouette et va pour sortir. \* Trousquin, Fendréze.

TROUSQUIN.

Voici du nouveau ! (Du ton d'un homme qui récite un sermon.)  
Je l'ignore tout à fait, monsieur... Et je l'ignorerai toujours tant que je me rappellerai certaine boutique d'apothicaire à Soissons, où votre blason, qui servait d'enseigne, portait, sur champ de sable, le nom de Fendrière flanqué d'un pilon et d'un mortier !!!

FENDRIÈRE, le plus naturellement du monde.

Noblesse de robe ! Ne sais-tu point que, dans nos familles, lorsque des revers surviennent, on laisse de côté les titres pendant quelque temps... jusqu'à la reconstitution des fortunes ?

TROUSQUIN.

Ah ! ah !... Voilà qui est digne d'être chanté par les aveugles.

FENDRIÈRE.

L'homme qui plaît est partout à sa place.

TROUSQUIN.

Oui ; quand on l'y remet !

FENDRIÈRE, le menaçant.

Maroufle !

TROUSQUIN, l'arrêtant.

Permettez. Un marquis ne saurait s'offenser pour si peu. C'eût été dommage que vous ne fussiez point marquis, car la petite personne est jolie... quoiqu'un peu plaideuse. Elle est venue ici pour soutenir contre le père de votre fiancée un procès dont l'issue pourrait compromettre l'héritage et la dot de mademoiselle Edile.

FENDRIÈRE.

Que dis-tu?... Héritage douteux ! Dot compromise ! Allons au plus sûr. \*

TROUSQUIN.

Elle doit venir vous attendre ici. A propos, elle paraît être un peu du midi.

\* Fendrière, Trousquin.

FENDRÈZE.

Comme Lydia?

TROUSQUIN.

Tout juste. Vous étiez destiné à vous noyer dans la Gironde... Tenez, je crois que la voici! pas la Gironde... mais votre marquise.

FENDRÈZE, regardant à la cantonade.

Elle est ravissante! (A Troussquin.) Laissez-nous.

TROUSQUIN, à part.

Mon mariage va son train. Continuons.

Il sort à droite.

## SCÈNE IX

LYDIA, voilée, entrant par le fond à droite, FENDRÈZE.

FENDRÈZE, allant au-devant de Lydia.

Par quel bonheur, ô divine créature, vous rencontrai-je en ces campagnes?

LYDIA, minaudant.

Je suis toute tremblante... Dites-moi seulement une chose : vous êtes marquis?

FENDRÈZE.

Oui, ma charmante.

LYDIA.

Vous êtes riche?

FENDRÈZE.

Je le fus... mais... un procès injuste...

LYDIA.

Ne seriez-vous pas de ces nobles déshérités qui retrouvent leur patrimoine dans la poche du voisin?

FENDRÈZE, à part.

Elle a de l'esprit. (Haut.) Vous me faites trop d'honneur... Mon adresse ne va pas jusque-là... Je ne sais qu'une chose, digne d'un gentilhomme : aimer !

LYDIA.

Aimer... toujours ?

FENDRÈZE.

Oui, toujours !

LYDIA.

C'est-à-dire : tant qu'il vous plaira, fripon ! (Après un temps.) Soupirons !

FENDRÈZE, surpris.

Comment, soupirons ?

LYDIA.

Soupirons ensemble ! Ah !

FENDRÈZE.

Ah ! ah !

FENDRÈZE et LYDIA, soupirant comiquement ensemble.

Ah !!!

FENDRÈZE.

... Et levez ce voile épais...

LYDIA.

Plus tard... ma pudeur fera cet effort.

COUPLETS EN DUO.

LYDIA.

Des madrigaux poudrés je n'ai pas l'habitude,  
 Car je n'ai que vingt ans.  
 Mon pauvre cœur, marquis, bat dans la solitude...  
 Ah ! depuis bien longtemps !  
 Mon esprit amoureux rêve d'étranges choses  
 Pleines de volupté !  
 Je passe nuits et jours en des pensers moroses,  
 Pleurant ma liberté !

FENDRÈZE.

Savez-vous que l'on meurt d'un tel mal, quoi qu'on die ?  
 Vite, il faut appeler  
 Quelque docteur au fait de cette maladie...  
 Laissez-vous consoler !  
 On a souvent besoin, ô marquise superbe,  
 D'un plus petit que soi !  
 Et, souvent, le remède est, à nos pieds, dans l'herbe...  
 Ange, regardez-moi !

LYDIA, minaudant.

De rester fille, hélas ! j'avais fait la promesse ;  
 Mais je me sens mourir.

FENDRÈZE.

Ce sont là des serments qu'on fait dans sa jeunesse  
 Et qu'on ne peut tenir !

Il se met à genoux.

FENDRÈZE et LYDIA, ensemble.

Ah ! je me sens mourir !

Pendant ce duo, Trousin a amené Edile et lui montre Fendrière  
 aux pieds de Lydia.

FENDRÈZE, à Lydia.

Dites-moi donc que je puis vous aimer et que vous  
 consentirez à devenir ma femme...

EDILE. \*

Que vois-je !

Elle rentre précipitamment.

FENDRÈZE, à Lydia.

Je vous aime...

Il va pour prendre les mains de Lydia.

LYDIA, l'arrêtant.

Donnez-moi quelque preuve, auparavant, de votre  
 marquisat.

FENDRÈZE, embarrassé, à part.

Peste ! (Haut.) Et comment ?

\* Lydia, Fendrière, Trousin, Edile.

TROUSQUIN, à part.

Oui, comment? quand on n'a que sa peau pour parchemins.

LYDIA, à Fendrière.

L'élégance est le signe distinctif d'un gentilhomme; savez-vous au moins danser?

FENDRÈZE, vivement à part.

Quelle idée! C'est l'instant ou jamais de jouer au naturel le marquis Célio!... (Haut, à Lydia.) Puisque vous l'exigez, il faut vous obéir. Oyez et regardez.

Il fait asseoir Lydia, puis il danse en chantant.

Le dieu de l'élégance  
 A mon berceau requis,  
 Me souffla, dès l'enfance :  
 Allons, saute, marquis!  
 Aux mains de sombres mattres  
 Lorsque je fus remis,  
 En fait de belles-lettres,  
 J'appris : Saute, marquis!  
 Je suis de ma famille  
 L'objet le plus exquis ;  
 De talents je fourmille...  
 Allons, saute, marquis !  
 Mon pied fin qui se cambre  
 Nargue les beaux-esprits ;  
 Plus fier que le Sicambre,  
 Allons, saute, marquis!  
 Bref, je sais que la gloire  
 Ne s'obtient qu'à ce prix :  
 Aimer, chanter et boire!  
 Allons, saute, marquis!

Pendant ce morceau, Manette, Édile et Trousquin font des lazzis au fond de la scène.

LYDIA, à Fendrière.

Bien. Cela suffit pour montrer qui vous êtes. Et si vous n'avez ni inclination, ni engagement...

FENDRÈZE, vivement.

Je n'ai pas d'engagement !

TROUSQUIN, à part, à Édile.

Je crois bien, on lui a résilié le sien, l'autre jour, au théâtre. — Il est temps de les interrompre. (S'élançant entre Fendréze et Lydia.) Monsieur!...

Il parcourt le théâtre comme quelqu'un qui crie : *au feu!*

FENDRÈZE, sursautant.

Hein!

LYDIA, jouant une frayeur comique.

Ciel! un domestique... où fuir? où me cacher?

Elle se sauve et se cache à gauche.

TROUSQUIN, hurlant.

Monsieur!!!

FENDRÈZE, à Trousqin\*.

Insolent, qu'y a-t-il?

TROUSQUIN, s'arrêtant tout à coup, avec flegme:

Monsieur, je venais vous dire que mademoiselle Marnette est allée chercher le tabellion.

FENDRÈZE.

Va-t'en au diable avec tes commissions!... (Courant de ci, de là, après Lydia qu'il croit enfuie.) Ma reine! ma divine! Ne craignez rien... (À Trousqin.) De quel côté l'as-tu fait sauver?

TROUSQUIN.

Par la droite, monsieur, par la droite!

FENDRÈZE, sortant vivement par le fond, à droite.

Ma reine! Ou vous cachez-vous... ma princesse!...

\* Fendréze Trousqin.



## SCÈNE X

TROUSQUIN, ÉDILE, LYDIA, MANETTE, LE TABELLION,  
puis FENDRÈZE.

ÉDILE, en scène. \*

C'en est trop !

LYDIA, à Édile.

Eh bien ! mademoiselle, êtes-vous convaincue ?

ÉDILE, à Lydia.

Je vous remercie d'être venue ici pour me découvrir le piège où j'allais tomber. (Sur ces mots, entre Manette suivie du tabellion.) Si Pierrot m'aime encore, je veux me jeter à ses pieds.

MANETTE, à Édile. \*\*

Pierrot ! Tu le persuaderas aisément. (Montrant le tabellion.) J'amène M. le tabellion. Il apporte le contrat qui devait servir pour Édile et qui sera signé par mademoiselle. (Elle désigne Lydia.) J'ai fait changer le nom de la future. Rien ne manquera à notre vengeance.

TROUSQUIN, se frottant les mains en dansant.

Du scandale ! Bravo ! Nous allons rire !

Il remonte la scène.

LYDIA. \*\*\*

Mais notre comédie n'est pas terminée.

TROUSQUIN, redescendant.

Voici Fendrière !

LYDIA, à Édile.

Fendrière ! faites comme si rien ne s'était passé...  
Je me tiens hors de sa vue pour un instant.

Ils se cachent tous à gauche.

\* Lydia, Édile, Trousin.

\*\* Lydia, Manette, Édile, Trousin.

\*\*\* Manette, Trousin, Lydia, Édile.

FENDRÈZE, entrant essoufflé.

Ouf! je n'ai pu retrouver la trace de mon inconnue.  
(Rires dans la coulisse.) Hum! ils ont l'air bien gais... Ces rires ne me disent rien de bon. Je ferais peut-être sagement de m'en tenir à ma petite bourgeoise.

FINALE.

ÉDILE, à Fendrière. \*

Vous voilà, monsieur?

FENDRÈZE.

Édile!

ÉDILE.

Aujourd'hui,  
Vous me laissez dans l'attente?...

FENDRÈZE.

Pardon, pardon, ma charmante;  
Mais une affaire importante...

ÉDILE.

Dites plutôt la vérité :  
A mon cœur vous fûtes tenté  
De faire une infidélité.

FENDRÈZE.

Cela peut-il être facile,  
Ah! cruelle Édile!  
J'atteste le ciel!...

Il passe au n° 1 \*\*.

ÉDILE.

Là! ne jurez pas.  
Vous me trouvez quelques appas...  
Je sais que vous m'aimez...

\* Édile, Fendrière.

\*\* Fendrière, Édile.

SAUTE, MARQUIS!

FENDRÈZE.

Vous qui parlez, vilaine,  
 Vous reculez ma joie à l'aurore prochaine.  
 Me faire attendre cette main  
 Jusqu'à demain!

ÉDILE.

Eh bien! marions-nous sur l'heure.

FENDRÈZE.

Voilà bien parler, que je meure!

Il se met à genoux.

ÉDILE.

Nous irons, dans un instant,  
 Voir mon père et, s'il ne consent  
 A notre hyménée,  
 Dans cette journée,  
 Nous nous marierons tous deux,  
 Tout seuls, et ce sera bien mieux!

LYDIA, MANETTE, TROUSQUIN, cachés.

Le baladin que grise  
 Un titre mal acquis  
 Doit prendre pour devise :  
 Allons, saute, marquis!

FENDRÈZE, se relève.

Qu'entends-je?

ÉDILE.

C'est tout le village.  
 Qui célèbre déjà notre heureux mariage.

FENDRÈZE.

Fort bien.

ÉDILE, au tabellion qui vient d'entrer.

Or, monsieur le tabellion  
 Va mettre fin à votre impatience.  
 Le contrat est tout prêt.

FENDRÈZE. \*

Plus de rébellion?  
Vous me charmez, en conscience!

ÉDILE, présentant une plume à Fendrière.  
Signez, monsieur.

FENDRÈZE, signant.

De tout mon cœur!

A part.  
Dix mille écus! Je suis vainqueur...  
Présentant la plume à Édile.

A vous.

ÉDILE, prend la plume, ironiquement.

Un jour, peut-être,  
Vous voyant à genoux,  
Je rougirais de n'être  
Assez noble pour vous...

FENDRÈZE.

Quoi! douteriez-vous de mon zèle?

ÉDILE, riant.

Non pas.

Elle se déplace et laisse voir Lydia à qui elle présente la plume.  
Signez, mademoiselle. \*\*

FENDRÈZE, abasourdi.

Lydia!

LYDIA, signant le contrat et s'en emparant.

Lydia. — Qu'en dis-tu, beau coquin?

TOUS.

Bravo!

Le tabellion sort.

\* Manette, Trousin, Lydia au fond; au 1<sup>er</sup> plan, Fendrière, le tabellion, Édile.

\*\* Manette, Trousin, Fendrière, Lydia, Édile.

SAUTE, MARQUIS !

FENDRÈZE, à part.

Je suis joué.

Haut.

C'est... la faute à Trousquin...

TROUSQUIN, protestant.

Ma faute!

FENDRÈZE, à Lydia.

Il m'avait dit que tu parlais... le traître!

TROUSQUIN, protestant.

C'est trop fort!

LYDIA, montrant le contrat à Fendrière, en riant.

Je sais tout; mais te voilà mon maître...

Je te pardonne.

ÉDILE, gaiement à Fendrière.

Et moi je ne vous en veux plus.

Mon cœur est à Pierrot.

FENDRÈZE, à part.

Hélas! dix mille écus!

MANETTE, à Trousquin.

Trousquin, votre mariage  
Est chose faite.

Elle lui donne une bourse.

TROUSQUIN, dansant.

Heureux voyage!

Otant son chapeau avec solennité.

*Finis coronat opus!*

FENDRÈZE.

La peste soit du phœbus !

TOUS, faisant gaiement la révérence à Fendrière.

Salut, monsieur le marquis ! \*

\* Ils passent, tour à tour, devant Fendrière en lui faisant la révérence.

Vous prenez donc femme ?  
(Souvent qui veut prendre est pris !)  
Soyez pour madame

Ils désignent Lydia.

Le plus fidèle des maris...

Ah ! ah ! ah !

FENDRÈZE, gaîment, prenant son parti.

De rire de la sorte  
Vous avez bien raison.  
Amis, je vous exhorte  
A me mettre en chanson !  
Le premier, je veux boire  
Au meilleur des maris ;  
Quoi qu'en dise l'Histoire...  
Allons, saute, marquis !

ÉDILE, MANETTE, LYDIA, TROUSQUIN.

De ce trait méritoire  
Ne soyons pas surpris ;  
Il est tout à la gloire  
De monsieur le marquis.

Rideau.

FIN